

Pottoka, le petit cheval de l'âme basque



par **ALICIA MUÑOZ**

photos **MICHEL LAFORÊT**

Ils galopent crins au vent en montagne et en plaine. Ils satisfont les touristes pour la photo souvenir ou les randonneurs pour la petite caresse volée, au détour d'un sentier. Notre « Zaldi », cheval en basque, a une histoire plus fascinante qu'on ne pourrait le penser. Cette race de poney sauvage, sortie récemment de l'oubli par des passionnés, est aujourd'hui indissociable de l'âme basque. Elle inspire bien des légendes à ceux qui savent les écouter. Mais pour combien de temps encore ?

Aux origines, un petit cheval noir

Appartenant à la famille des poneys, on le reconnaît à sa petite taille – environ 1 m 25 au garrot – mais aussi à sa robe (sa couleur, en vocabulaire équestre), historiquement noire ou brune. Parmi les autres caractéristiques facilement identifiables : son encolure courte, ses membres fins et ses petits sabots, qui tranchent nettement avec un ventre souvent rebondi.

On ne retrouve pas clairement de traces du petit cheval basque dans la Préhistoire. Toutefois, beaucoup d'écrits et de documents d'archive permettent de remonter les lignées et de connaître l'évolution de la race. Ainsi, de nombreuses peintures rupestres, dont celles de Lascaux, représentent des chevaux. Ceux représentés dans la majorité des grottes européennes ont été identifiés comme appartenant aux races Przewalski ou Tarpan, qui ne sont autres que les ancêtres de nos chevaux modernes. Ces races de chevaux, qui proviennent de l'Asie centrale et notamment

des steppes de Mongolie, étaient de petite taille. Tout comme notre pottok. Les nombreuses traces de ces chevaux retrouvés permirent de reconstituer les population. Si bien qu'aujourd'hui, des cheptels de chevaux de Przewalski ont été reconstitués à l'état sauvage.

Du Quaternaire à la Préhistoire et au Paléolithique supérieur, le cheval sauvage d'Asie a migré vers l'ouest et le sud, progressant jusqu'à l'Espagne. Au Pays Basque, les parois de la grotte préhistorique de Santimamiñe, près de Gernika, révèlent un petit cheval à la robe brune, ressemblant étrangement à celle de nos pottoks. D'autres découvertes préhistoriques faites dans les grottes de Sare, d'Oxocelhaya, d'Isturitz confirment ces hypothèses, notamment des os gravés de têtes de chevaux retrouvés à Isturitz. Si rien ne permet aujourd'hui encore d'affirmer la filiation directe du pottok actuel avec les chevaux préhistoriques, des hypothèses crédibles soutiennent que malgré la fin de la glaciation, les chevaux sauvages des Pyrénées auraient continué de vivre sur les hauteurs basques, où ils étaient à l'abri des prédateurs. Les condi-



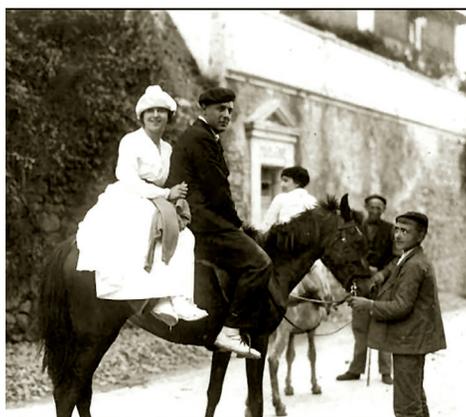
▲ Le pottok : le petit cheval noir du Pays Basque.

tions hivernales rudes de leur habitat les auraient dotés de leur caractère vaillant et robuste. L'isolement géographique aurait quant à lui permis la préservation de leurs caractéristiques primitives à travers les siècles.

▼ Ces clichés d'archives, collectés par l'association Zaldibi-Aralar Pottoka Elkarte (Z.A.P.E.), témoignent de l'utilisation du pottok dans les travaux agricoles et les manifestations locales de l'époque. À l'image de ce mariage, célébré en 1917.



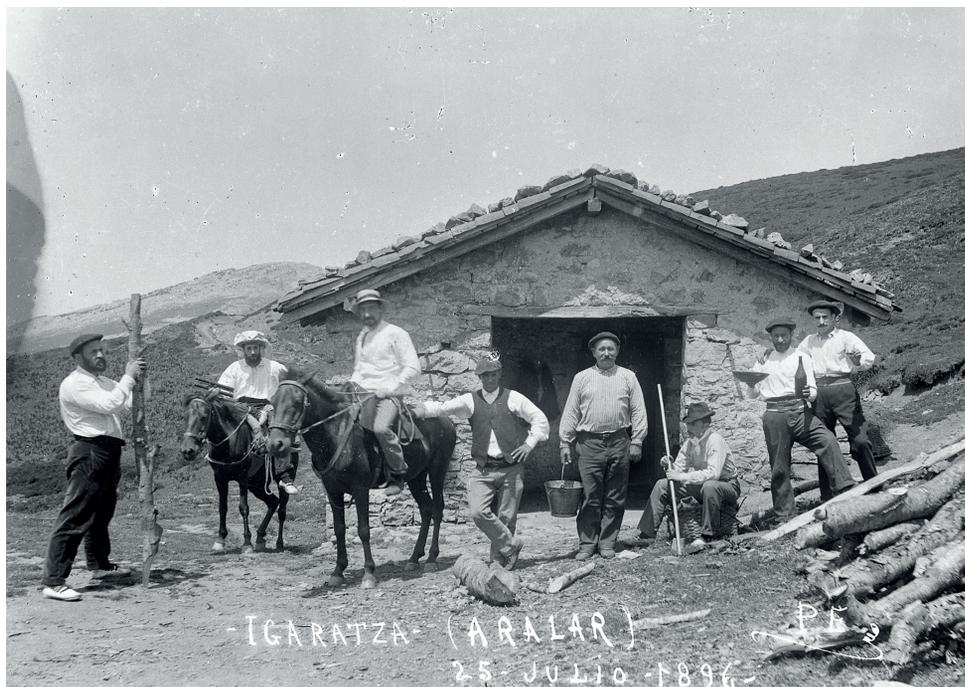
1917-3(KUTXA)



1917 (kutxa)

La descente aux enfers

Au Pays Basque nord, les pottoks n'ont été domestiqués par les hommes que très récemment. De trop petite taille pour être montés par de grands gaillards ou trop légers pour être attelés à une charrue, ils furent d'abord des convoyeurs. Capturés à partir du XIX^e siècle, ils furent descendus dans les mines de charbon. Le triste destin du pottok était alors de tirer des wagonnets dans les galeries où il se faufilait. Son petit gabarit et sa robe noire en faisaient un parfait petit soldat, peu salissant. Malheureusement, les vaillants serviteurs ne remontaient que rarement de la mine. Les pottoks furent également utilisés pour la contrebande. Bâtes et chargés de l'autre côté de la frontière, ils étaient attachés à la queue de la jument de tête qui revenait toute seule sur son lieu de pacage habituel, au nez et à la barbe des douaniers. Les contrebandiers n'avaient plus qu'à récupérer discrètement la marchandise livrée.



C'est à partir des années 50, notamment dans le Pays Basque sud, que les pottoks trouvent une utilisation plus noble. Montés par des bergers ou attelés à de petites carrioles pour se rendre à la messe, ils sont enfin appréciés comme « *la plus belle conquête de l'homme* ». Historiquement, alors que l'aîné héritait de la ferme familiale, c'est le deuxième de la fratrie qui héritait du cheptel. Aujourd'hui, certains éleveurs perpétuent une tradition plus équitable en offrant une pouliche à tous les

petits-enfants. Pouliche qui procurera par la suite un petit pécule, car l'utilisation du pottok pour le loisir a ses limites et s'il est, hélas, une facette que l'on ne peut cacher en s'y intéressant, c'est son destin majoritairement funeste. On estime ainsi que 60 % des pottoks avec papiers finissent dans l'assiette des pays friands en viande chevaline (Uruguay, Canada, Argentine, Italie, Belgique...). Quant aux poneys dits lourds, ceux qui n'ont pas de papiers, ce rapport s'élèverait à plus de 95 %.

- ▼ À travers les années, le pottok a su demeurer la noble conquête des basques. Souvent utilisé pour l'attelage, comme en témoigne cette ancienne carte postale, il était aussi la monture préférée des enfants et des « petits » gabarits.



Un peu « d'équimologie »

Si le mot « zaldi », signifiant cheval en basque, remonte d'après l'académicien Bernardo Estornes Lasa au Paléolithique, c'est à la fin du XIX^e siècle que le mot « pottok » apparaît pour la première fois dans un texte basque de la revue « Eskualduna », rendant compte de la célèbre foire d'Hélette. Et ce n'est qu'en 1905 qu'il intègre le dictionnaire de la langue basque.



1935 Baraibar Aralar (Aranzadi)



Forgé par des milliers d'années de sélection naturelle et survivant sur les landes et montagnes pauvres en fourrage, le pottok continue d'évoluer à l'état sauvage. Mais ne nous y trompons pas, le pottok a bien un proprié-

taire, qui cherche à en tirer un revenu. Ce dernier rassemble généralement son troupeau avant l'hiver, afin d'en extraire les poulains sevrés, qui seront vendus lors des foires aux bestiaux.

▼ La race originelle a été conservée grâce à l'obstination de quelques irréductibles passionnés. À l'image de Michel Laforêt, qui a créé en 1993 la Maison du pottok, à Bidarray, accessible au public. En parallèle, il a également fondé l'Association pour la défense et la protection du Pottok.

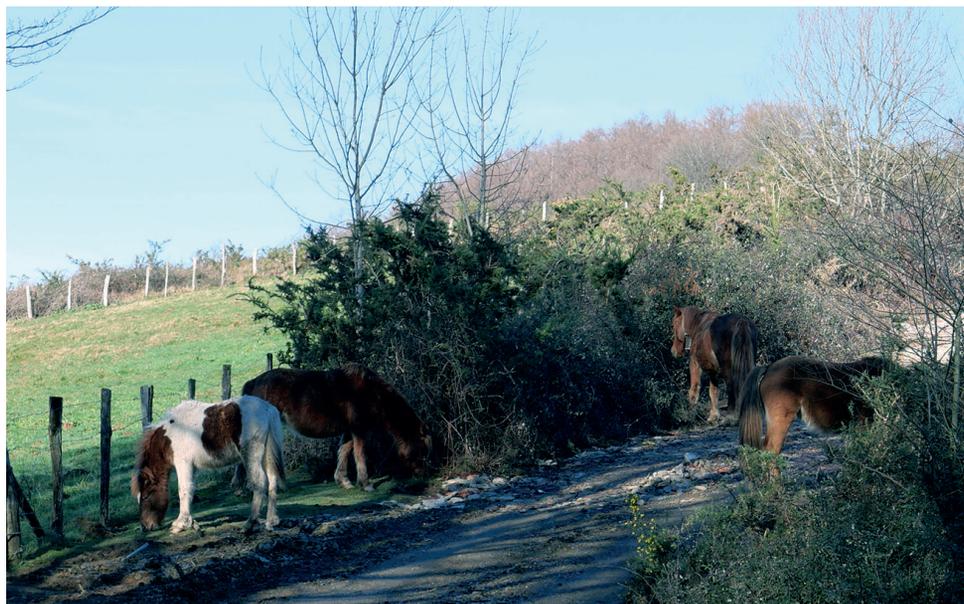


▼ Entre 1993 et 2005, ce passionné a constitué un cheptel de pottok qui évoluait en liberté dans une réserve de 30 hectares.



Sauvegardé par des acteurs passionnés

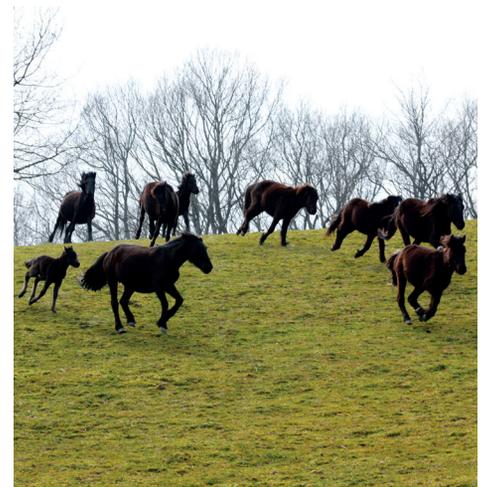
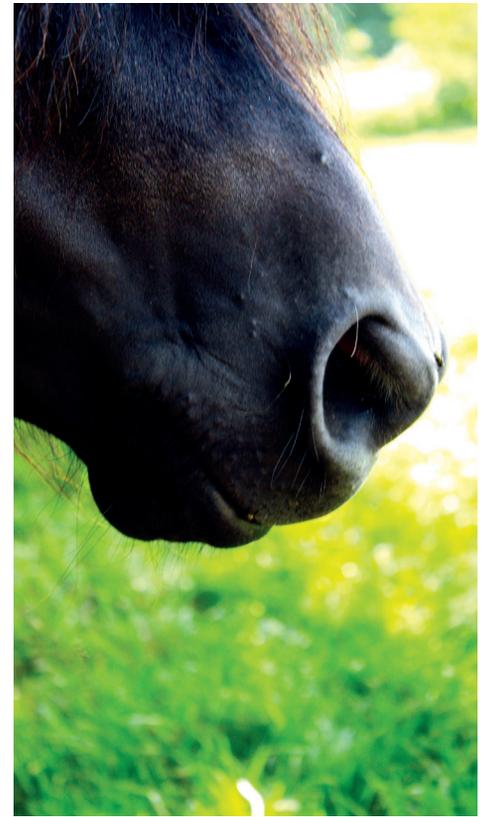
Depuis une vingtaine d'année, des deux côtés de la frontière, de jeunes éleveurs essaient de conserver la race, essayant de se rapprocher au plus près du phénotype originel. Michel Laforet, créateur de la Réserve naturelle du Pottok dans un premier temps puis de la Maison du Pottok, est de ces bienfaiteurs-là. Puriste, il n'élève que des pottoks de la lignée primitive, à la robe brune. « Depuis aussi longtemps que je me souviens, j'ai toujours été fasciné par les animaux sauvages et ces chevaux en particulier. » Parti en vacances avec ses parents au Pays Basque en 1967, les yeux émerveillés de ce jeune citadin tombent rapidement sous le charme des paysages basques et surtout « des montagnes, où caracolent en liberté de petits chevaux sauvages à la robe noire et à la longue crinière ». L'ado revient quelques années plus tard au pays pour acheter ses premiers pottoks et devient par la suite l'un des plus ardents défenseurs du dernier petit cheval sauvage du Sud Ouest de l'Europe. « En 1992, alors que le pottok était sur le déclin, j'ai eu la chance d'acquiescer - grâce à Pierre et Ghislaine Vonné, bien connus dans le monde du pottok pour leur éle-



vage de Chahatoenia - une montagne à Bidarray, afin d'offrir au pottok de type originel son dernier sanctuaire pour le conserver et le protéger. » Le travail, mené sur plus de 20 ans, a permis à Michel Laforet de se constituer un cheptel sur trois générations des dernières lignées de type originel, tout en maintenant la variabilité génétique. Avec la Maison du Pottok, ce passionné de faune, réalisateur, guide safari et

éleveur de chevaux à ses heures, a ainsi permis a plus de 45 000 visiteurs de découvrir le petit cheval sauvage basque dans son milieu naturel. Pourtant, selon lui, le pottok est loin d'être tiré d'affaire. « Alors qu'au Pays Basque sud les exigences pour rentrer dans la catégorie pottok sont très strictes, côté français, la conservation génétique n'a pas été le choix de nos organismes centralisés », alerte-t-il. Il existe bien

- ▼ Alors que le pottok reconnu par les haras nationaux peut avoir des robes différentes, le pottok de type originel est reconnaissable par sa robe noire ou bai-brune avec des reflets roux dans les crins. Autres caractéristiques du type originel : sa petite taille – environ 132 cm au garrot, son crin raide ou encore sa bosse sur le bas du chanfrein (au-dessus des naseaux).



deux catégories, répertoriées dans le stud-book (registre français) de la race. Si le livre A répertorie les animaux dits de race pure, le livre B attribue également l'appellation pottok aux animaux issus de croisement d'un pottok pure race et d'une autre race. Autorisés par les Haras nationaux et l'Association nationale du Pottok à partir des années 1970, ces croisements ont engendré l'apparition de lignées hybrides aux

robes pie, alezane, etc. Les puristes préfèrent alors parler de « *poney de selle* » et s'alarment de l'invasion sur les massifs du Labourd de ce « *pottok croisé* ». Certains militent même pour le retrait de cette catégorie du registre de la race. Les acteurs de la filière expliquent quant à eux le choix des institutions par la nécessité d'exploiter cette race. Comment perpétuer une race si elle ne trouve pas d'acheteurs ? Croisée

avec des chevaux lourds, de type trait, on en tire plus de viande. De même, croisée avec du sang de poney welsh ou de cheval arabe, elle aura plus de chances de séduire les jeunes cavaliers de compétition. Pourtant, les apports d'étalons étrangers ou d'étalons dits lourds dans nos montagnes pour le commerce de la viande représentent une réelle menace pour le « *pottok* ». Loin de vouloir enflammer les passions, les défenseurs du type originel rappellent qu'il n'est pas dans l'intérêt des éleveurs, ni des institutions, de perdre la pureté d'une race qui fait tant la fierté de son territoire.

▼ Les pottoks s'ébattent toujours dans les prés basques.

Un patrimoine génétique conservé au fil des âges

De l'autre côté de la frontière, les jeunes générations d'éleveurs ont bien compris la valeur intrinsèque de ce patrimoine génétique. C'est le cas d'Aïtor Iraeta, président de l'association Zaldibi-Aralar Pottoka Elkarte (Z.A.P.E.), à la tête des opérations de sauvetage du petit cheval brun. Depuis plus de 20 ans, cette fédération d'éleveurs veille à sa préservation génétique par l'entremise du « livre généalogique » (équivalent administratif du stud-book français). Une rigueur qui a porté ses fruits, puisque de 100 individus comptabilisés dans les montagnes et plaines de la frontière dans les années 2000, ils sont passés à 600 individus aujourd'hui, répartis dans une quarantaine d'élevages espagnols. « Nous avons frôlé la disparition d'une espèce que je considère comme une espèce sauvage », explique Aïtor, lui-même éleveur d'un cheptel à Zaldivia, en Guipuscoa. Pour ces éleveurs, il est évident que c'est la préservation génétique de l'espèce qui garantira la survie du poney basque. « Non seulement cette race archaïque existe sur le plan génétique depuis des millénaires, mais elle continue de vivre en liberté dans la montagne. Il est de notre responsabilité de la protéger. » Et de continuer : « Laisser disparaître cette souche, c'est accepter de voir d'autres pans de notre culture disparaître, tels que nos monuments historiques, notre langue, etc. ».

La préservation d'une race herbivore telle que le pottok, qu'elle soit considérée comme domestique ou sauvage, soulève ainsi de nombreuses questions. Des questions patrimoniales d'abord, le pottok étant étroitement lié à l'identité basque. Ce patrimoine immatériel a une valeur économique en ce qu'il constitue une richesse touristique et récréative. Mais le pottok soulève également la question de la préservation de l'espace naturel en raison de son rôle de débroussaillier de la montagne. « L'impact sur l'environnement de ces cheptels est très fort », soutient ainsi Michel Laforet. « Ce sont les troupeaux qui protègent actuellement nos basses et moyennes montagnes », continue-t-il. Souhaite-t-on préserver les paysages tels que nous les connaissons actuellement ? Ou voulons-nous assister au retour progressif de la forêt primaire ? Une transition qui ne saurait se faire sans le retour en fanfare



des ronces, fougères et ajoncs... Si le pottok venait à disparaître, les bergers assurent que nos paysages s'en trouveraient incontestablement modifiés.

La préservation du pottok et particulièrement de sa souche originelle semble avoir, comme toutes les histoires, plutôt qu'une morale, un message à livrer. Et si ce sauvetage ne racon-

tait pas l'histoire d'une cohabitation harmonieuse entre les hommes et les animaux ? Et si la sauvegarde du pottok ne participait pas, tout simplement, à la préservation de l'écosystème, notre écosystème ? Des questions que vous vous poserez peut-être, la prochaine fois que vous croiserez le petit « zaldi » basque.

